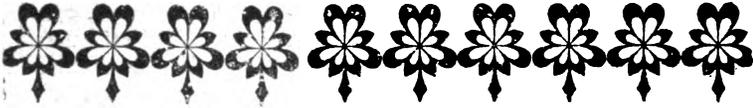


REVUE DE PROVENCE

DEUXIÈME ANNÉE — 1900



MARSEILLE
LIBRAIRIE P. RUAT
54, Rue Paradis, 54



LA VALLÉE DE DARDENNES

LE RAGAS ET LES

EAUX DE TOULON

Il y a quelque vingt ans, la meunerie était très florissante dans la jolie vallée de Dardennes. Sur la route, blanche de poussière, aveuglante de soleil, c'était, de l'aube au crépuscule, un va-et-vient ininterrompu de charrettes, les unes portant aux moulins la belle tuzelle dorée de Provence, les autres retournant à la ville la fine fleur des graux.

Et, du matin au soir, on n'entendait dans toute la vallée que claquements de fouets, cris et jurons des charretiers, hennisements des chevaux, cahin-caha des voitures, fracas des chûtes d'eau mettant en mouvement les grosses roues hydrauliques, ronflements des meules broyant le grain, coups de marteaux des rhabilleurs, tandis que tout en bas, des bords de la rivière, s'élevait, toujours scandée des flic-flac du battoir, la fraîche chanson d'une lavandière.

Mais, depuis que Marseille a installé ces grandes minoteries où la vapeur a remplacé l'eau, et le cylindre la meule, le commerce de la vallée n'a pas tardé à périlcliter. Sa ruine a été complète du jour où une Compagnie, pour fournir des eaux potables à Toulon, a capté et amené dans d'immenses réservoirs toutes les sources qui faisaient la richesse du pays. Aujourd'hui, les moulins sont fermés, déserts, silencieux. Les roues motrices dorment couvertes de mousse, dans leur alvéole de pierre, et les machines ne font plus leur joyeux tapage d'antan. L'herbe pousse sous les larges portes et jusque sur les aires où l'on étendait le blé à sécher. Ces grandes bâtisses de pierres nues, avec leurs multiples rangées de fenêtres closes, offrent un aspect lamentable et, dans l'intérieur, l'odeur du moisi, du renfermé a remplacé cette bonne senteur de farine tiède qui se répandait partout.

Et, de tout cet ensemble de choses, se dégage une impression d'abandon qui vous attriste, vous apitoie, vous fait regretter le bon temps de jadis.

..

C'est au printemps, lorsque les ardeurs de la canicule n'ont pas encore desséché les ruisseaux et roussi l'herbe des champs, qu'il faut aller visiter la vallée de Dardennes. On

y retrouvera alors un peu de cette poésie agreste, de ce charme pittoresque, de cette fraîcheur riante, qui la faisaient autrefois attrayante et recherchée à l'instar de la fameuse vallée de Tempé.

Le quartier Saint-Roch, situé au N.-O. de Toulon, au sortir de la porte de France, est rapidement traversé.

C'est là que se rendent les *bugadiero*, ce type si populaire et si franchement toulonnais.

Leurs *lavadous* s'échelonnent à gauche et en contre-bas de la route des moulins, le long du chemin de Plaisance jusqu'au Jonquet. Ce sont de petits cabanons à un simple rez-de-chaussée et aux toitures basses ; leur face ouest s'ouvrait auparavant sur le béal creusé par Bonnefont en 1585. Aujourd'hui les lavoirs ont été murés et le béal couvert. L'hygiène y a gagné sans doute, car le mince filet d'eau, dérivé de la Foux, qui l'alimentait, contaminé par les lessives, ne charriait en outre qu'immondices et détritus. C'était un véritable cloaque, le tout à l'égout des campagnes riveraines. Mais le faubourg y a perdu beaucoup de sa couleur locale.

Pour les curieux, il n'était pas de spectacle plus réjouissant que celui de toutes ces rangées de femmes qui, bras nus jusqu'aux coudes, sabots claquants aux pieds, ne lambinaient pas à la tâche, tout en bavardant comme des pies.

Dans chaque *lavadou*, besognaient pour le moins une douzaine de *bugadiero*, jeunes et vieilles. Il y avait là des beautés naissantes et des charmes flétris par l'âge et les soucis domestiques, d'admirables bacchantes et d'horribles mégères. Les histoires affriolantes, les secrets dévoilés égayaient la vie du lavoir, et les scènes de jalousie éclataient entre jeunes poulettes, excitées par les insinuations perfides des vieilles commères. Dans ces querelles d'ordre intime, le *baceou* entrait souvent en lice. C'était l'argument frappant par excellence, lorsque les petites blanchisseuses, non contentes de laver le linge de leurs pratiques, se passaient mutuellement à la *bugado*. Alors, c'était entre les deux adversaires un assaut de gestes et de paroles où il ne fallait pas exiger la décence et la courtoisie. Tous les potins qui couraient sur l'une étaient, pour que personne n'en ignore, minutieusement détaillés et amplifiés par l'autre ; mais celle-là ne demeurait pas en reste avec son antagoniste et savait lui rendre largement la monnaie de sa pièce. Et la galerie de s'esclaffer, de s'esbaudir, et les matrones du lavoir de trépigner et de clabauder.

Mais où les *bugadiero* devenaient impayables, c'était lorsque quelque loustic échauffait leur bile par ses plaisanteries. Il suffisait, pour cela, qu'il fit mine de les compter du doigt. Oh ! alors, il déchainait dans le lavoir un remue-ménage infernal. Malgré tout l'esprit que notre malin pût déployer, il n'arrivait pas à lutter contre l'ouragan d'invectives qui l'assaillait. Les mots les plus incisifs, les épithètes les plus fleuries du langage poissard le poursuivaient, le harcelaient et sifflaient à ses oreilles.

Le verbe agressif de cette terrible engeance ne respectait

pas même le promeneur paisible, surtout si la nature l'avait gratifié de quelque défaut de conformation. Sa difformité donnait prétexte aux quolibets les plus cruels, aux railleries les plus amères. On l'accablait sans pitié, et ce que notre patient avait de mieux à faire, c'était de se soustraire aux vociférations de ces harpies, c'était de gagner au plus vite le tournant de route le plus proche...

Après Saint-Roch, le quartier Valbourdin, puis celui peu important de Saint-Autoine. Sur un monticule, un petit fortin déclassé : le Fort Blanc. Plus loin, à droite, un sentier monte au Fort Rouge couronnant un mamelon détaché du Faron ; la couleur de la terre a donné son nom à l'ouvrage, qui fait partie de l'ancienne ligne de fortifications, utilisées aujourd'hui comme casernes et magasins à munitions. Sur le versant ouest de la hauteur s'étagent les bassins de la Compagnie des Eaux. Le bassin supérieur, à 83 mètres d'altitude, d'une contenance de 8000 mètres cubes, est alimenté directement par la source du Ragas ; le bassin inférieur, à une trentaine de mètres au-dessous, d'une contenance de 6000 mètres cubes environ, reçoit le trop plein du premier et, au moyen d'une machine à vapeur élévatoire, les eaux de la source Saint-Antoine qui sont en contre-bas.

Après le poste de l'Octroi, commence la série des moulins condamnés maintenant à un éternel chômage. Fini, l'heureux temps où l'eau coulait abondante dans le béal, fertilisant les campagnes, fournissant aux meules la force motrice ! Quelle joie, quelle fraîcheur, quelle fièvre de travail, quelle richesse régnaient alors dans les Dardennes ! Alors, il y avait toujours quelques grands voiliers chargés de grains, amarrés le long des quais, et leur débarquement donnait lieu à une animation que les jeunes ne verront plus. Alors, la corporation des portefaix était des plus florissantes. Et là, sur le grand carré du port, dans la vibrante lumière, déchargeurs, cribleurs, ensacheurs, porteurs, se démenaient dans une fébrile activité. C'est dans cette classe si intéressante de travailleurs, que Puget choisit les modèles de ses cariatides du balcon de l'Hôtel de Ville. L'un d'eux, Marc Bertrand, surnommé Marquetas, était d'une force prodigieuse : il monta, dit-on, à lui tout seul, sur ses épaules d'hercule, une lourde cloche, au sommet du campanile de l'église du Muy...

Voici, sur la gauche, ménagée dans le roc, une poudrière. C'est le dernier des quatre magasins blindés qui s'échelonnent sur la rive du Las, desservis par une voie spéciale qui s'embranché, près de l'Escaillon, sur la grande ligne P.-L.-M.

Nous allons dans la campagne. Qu'elle est jolie, parée du vert si tendre des premières feuilles ! C'est bien ce renouveau de la nature qui égaye et enchante les cœurs, et il n'est pas de remède plus salubre contre l'horrible spleen, qu'une

course vagabonde dans l'air pur et large des champs, dans la joie ensoleillée des paysages !...

Tout appelle nos regards. Tout, dans l'atmosphère matinale, se dessine, se nuance avec la grâce exquise d'un délicat pastel. Les escarpements du Faron, les puissantes assises du Baou de 4 heures et du Caume, teintés d'un bleu grisâtre, se détachent sur l'azur du ciel avec la légèreté d'une esquisse. Sur la rivière, des ponts rustiques s'arc-boutent, tout enguirlandés de lierre et de plantes parasites, charmants de vétusté et de grâce pittoresque. Aux flancs rugueux du Faron, des bastides blanches s'accrochent, perdues dans le moutonnement argenté des oliviers. Ça et là, des cyprès se dressent comme la hampe d'un drapeau enfermé dans sa gaine. Sur les berges élargies, devant les maisonnettes, des enfants joufflus se traînent et jouent au milieu des poules qui picorent et gloussent. Par des sentiers rocailleux des femmes montent de la rivière, portant de larges *tians* remplis d'un linge d'une blancheur immaculée.

A mi-hauteur, sur un ébrèchement de l'arête occidentale, la tour de l'Hubac est campée crânement ; on aperçoit, couronnant les sommets, des ouvrages, casernes, magasins, batteries, qui font de tout ce massif une imposante citadelle. Si l'on se retourne, on voit Toulon s'étaler là-bas, au bord de la mer bleue.

Encaissé dans son lit étroit, le Las coule capricieusement, lent ou rapide, suivant que les obstacles arrêtent ou précipitent sa course. Parfois, sous le couvert des grands arbres, les eaux semblent dormir, reflétant en ombre profonde le dôme des hautes frondaisons. Ici, la feuillée s'éclaircit, le courant s'infléchit et la rivière prend des allures de torrent rageur ; elle s'élançe, dégringole les trois ou quatre marches d'un barrage, tombe en cascade bruyante toute emperlée de soleil, écume, bouillonne, repart comme un trait, se livre à mille folies, s'insinue à travers un dédale de rocs enchevêtrés, aux saillies desquels elle déchire sa jolie traîne argentée.

Suspendues au-dessus de ces rives agrestes, des campagnes, des guinguettes se succèdent, enfouies au-milieu d'un luxe de verdure, bosquets, tonnelles, charmillles, où l'on peut goûter un repos plein de délices et de rêves, sous le berceement du chant rythmique des eaux.

Près du cinquième moulin, dit moulin de Saint-Pierre, la route bifurque : une voie large, belle et neuve, monte au bourg escarpé du Revest, l'autre continue vers Dardennes. A cet embranchement, une petite chapelle, où les habitants des jardins environnants peuvent venir, le dimanche, assister à la messe.

Nous laissons, sur la droite, le chemin qui s'enfonce dans le vallon solitaire des Favières ; par là on va à Touris et à la Valette. Après un pont franchi nous débouchons sur une large esplanade ; un groupe de maisons, un café, une scierie à bois détruite par un incendie : ce sont les Dardennes.

Que l'endroit est ravissant ! De l'eau, de l'eau partout ! Elle suinte des roches, court dans le béal, bruit sous les herbes, s'engouffre dans des canivaux, se joue dans des

rigoles, stagne en flaques sur la route, se recourbe en cascades irisées. Ici, une prairie en miniature. Là, un vieux moulin s'est transformé en café. Le dimanche, la jeunesse y danse sous le berceau des platanes et des saules pleureurs. Des sentiers couverts, taillés dans l'ocre des parois, descendent à fleur d'eau. Que de couples ont dû s'y égarer entre deux contre-dances.

Là-haut, bien en évidence, le château Bourgarel, qui fut la résidence des anciens évêques de Toulon, barre le chemin de sa vaste et massive façade. De majestueux marronniers ornent une spacieuse terrasse et lui font une ombre dense et fraîche.

Au château est attenante la *Salle Verte*, émeraude enchâssée dans le chaton des collines. La prairie frissonne sous les caresses de la brise et, sur ce mouvant tapis, pâquerettes, coquelicots, bleuets, boutons d'or combinent de chatoyantes mosaïques. C'est une gaie symphonie de couleurs, un ondoyant pavois de fête.

Par des pentes raides et lisses on descend au bord du Las. Les pins, les chênes qui s'élancent des berges sont superbes de sève et de hauteur. Leur ramure s'entrelace en une ogive svelte, vibrante et sonore. Le gazouillis des oiseaux, le bruissement des feuilles, le susurrement de la rivière emplissent ce lieu d'une musique à l'harmonie adorable et troublante. Des lierres centenaires couvrent toute la hauteur des parois, habillent le tronc des arbres, s'enlacent aux frondaisons, jettent des ponts fragiles entre les rives, retombent en guirlandes gracieuses ou en chevelures longues, trainantes, filamenteuses.

Sous la verdoyante coupole l'eau se prélassa avec paresse. Ici, délicieusement moirée, elle s'étale en une nappe tranquille. Des mousses, des herbes fines en tapissent moëlleusement le fond. Dans son frais cristal, de jeunes platanes, des figuiers trempent leurs branches basses et frémissantes. Plus loin l'eau rit sur un lit de cailloux, et dans ses plissements, légers comme des nervures, dansent des filigranes d'or. A l'ombre des talus moussus elle se fonce en un noir luisant de jais, qui lui donne des apparences de gouffre. Sous un rayon de soleil qui troue la cépée, elle miroite comme un fragment de glace brisée. Autour des blocs qui émergent en chaussée, elle tuyaute les ruches d'une collerette, elle dispose une garniture de bouillonnantes dentelles. Là-bas, elle s'enfuit au loin, dans un arc lumineux, avec des reflets d'un glauque transparent, semblable à quelque vaste dilution d'absinthe...

Des rainettes graciles sautent hors de l'eau et s'accrochent aux tiges des joncs ; des mouches d'or voltigent comme de minuscules feux-follets ; de vertes demoiselles, aux ailes de crépe, rasent le cristal lisse dans lequel elles se mirent, et de petits poissons nains glissent par bandes, en tâches noirâtres, et se réfugient au moindre bruit dans les cavités des berges...

*
*
*

On jouit ici d'un calme heureux, idéal. Dans cette paix, dans cette poésie qui vous enveloppe, on se sent réconforté

et rasséréné. On subit le charme de cette douce et tranquille retraite. On y oublie les préoccupations égoïstes, les mondanités banales, les querelles absurdes, les jalousies mesquines. On sent la nécessité de venir, souvent, se retremper dans cette éternelle fontaine de Jouvence qu'est la nature. Elle suffit seule à nous donner de pures et profondes jouissances d'art. De quelles câlineries n'environne-t-elle pas celui qui, découragé, accablé, se réfugie en son sein ! Elle le berce, endort ses peines par des chants d'une tendresse toute maternelle. Pour celui qui l'adore, elle a des coquetteries d'amante ; à mesure qu'il la connaît mieux, elle se montre à lui toujours parée de quelque nouvelle grâce, de quelque nouvel attrait ; elle lui réserve toujours quelque plaisir encore inédit. Elle lui tisse des rêves d'or, fournit à son imagination de délicats motifs d'inspiration, et entretient enfin ses illusions. L'illusion, n'est-ce pas l'attente heureuse, l'horizon d'espérance, le bonheur !...

Au loin, dans la vallée, les modulations d'une flûte s'égrènent souples et vives comme les vocalises d'un rossignol ; et nous nous reportons à ces temps de l'âge d'or où Apollon, sur les bords de l'Amphize et du Penée, apprenait aux bergers à se servir du champêtre pipeau...

*
*
*

Nous quittons ce lieu enchanté. Le vallon devient sauvage, s'étrangle de plus en plus ; à un tournant, sur la droite de la rivière, la maison du chef fontainier s'abrite contre l'écran des rochers. D'ici part le tunnel de 900 mètres de longueur, creusé dans la montagne pour aller capter les eaux si fraîches et si pures du Ragas. Des lauriers roses parent les rives d'une haie fleurie, des touffes de genêts odorants poussent à foison dans le sentier, et des grappes de lilas sauvages se penchent vers le courant du béal guilleret. Devant nous, un joli pont antique et vénérable. Son arche a conservé sa courbe élégante, et le lierre cache les blessures du temps sous une ample et vivace décoration. A droite, encore un moulin, nommé le « Colombier ». Sur un des côtés de la bâtisse, un palmier met, dans ce paysage quasi alpestre, une note particulière d'exotisme. Maintenant, à 190 mètres d'altitude, on aperçoit distinctement le bourg retranché du « Revest ». Tout ce versant est planté d'oliviers. On dirait une armée d'assaillants, tentant un assaut sous le couvert protecteur de larges boucliers. Le « Revest » fut, dit-on, la citadelle des premiers habitants de Toulon : les Camataliciens. Les Romains y installèrent une teinturerie de pourpre vers l'an 150 avant J.-C. Le *murex*, pêché abondamment sur les côtes de St-Mandrier, leur en fournissait les éléments. Ce sont eux qui élevèrent la tour carrée qui commande la hauteur. Au pied de l'éminence sur laquelle s'édifie le village, les sources de la « Foux » et du « Figuier » sortent en bouillonnant du milieu des cailloux, formées par la réunion de minces filets d'eau qui courent de tous côtés sous les pierres et se répandent dans le lit du Las.

On est au milieu d'un décor farouche. Les grands soulèvements du Baou et du Caume s'élèvent en de formidables gradins. Tout le relief, toute la structure puissante de ces escarpements s'accusent nettement dans la pure clarté du jour. Les sommets dressent leurs fronts altiers, austères et dénudés, tandis que les bases plongent dans un remous de verdure. Des cavernes, des rugosités trouent et tailladent les flancs de ces massifs, plissés et cabossés comme des peaux de pachiderme... Là, au dessus du Revest, une tache blanche éclate dans la pierre grise, c'est une carrière de grès friables, semblables à ceux de Ste-Anne. Sur les croupes extrêmes, sont établies des batteries qui commandent tous les passages de Toulon par le Nord-Ouest.

Le défilé devient profond, accidenté. Un sentier de chèvre, capricieux, embroussaillé de myrtes, de lentisques, de cystes, adhère à la paroi. Une maigre toison de pins laisse percer en mains endroits les aspérités de la pierre nue. Le fond du ravin est obstrué d'éboulis, qui disent les furieux assauts livrés par le torrent à la roche, quand, après les grandes pluies, les eaux emplissent la cavité du Ragas et s'élancent dans la gorge avec l'impétuosité d'un gavage, se fracassant contre les blocs qu'elles arrachent, roulent, entassent.

Bientôt la gorge se ferme en cul-de-sac. En face de vous, une énorme ouverture bâille, dessinant comme l'empreinte d'un pied gigantesque. Une grille, pour prévenir des accidents, défend l'approche du gouffre où, autrefois, une échelle permettait de descendre. Aujourd'hui, des éboulements ont comblé l'excavation à moitié.

Au milieu de cet âpre décor, de cette solitude, l'aspect de ce trou noir et béant, semblable à la gueule d'un monstre prêt à happer une proie, vous inquiète et vous impressionne. Des oiseaux noirs volent aux alentours, et leurs cris rauques résonnent sinistrement dans ce site sauvage.

Le Ragas, dont l'ouverture entaille verticalement la montagne à sa base, est un vaste réservoir souterrain où se réunissent, après filtration à travers les couches rocheuses, toutes les eaux de pluie tombées sur les hauts plateaux du Caume, du Grand Cap et de la Limate. La profondeur de cette cavité est de 66 mètres au point d'émergence des eaux. Après leur captation, celles-ci sont amenées par une conduite en fonte, entourée de béton et établie à flanc de montagne, dans les bassins de la Compagnie, au quartier de Saint-Antoine. Sur le parcours, se détache une conduite spéciale qui fournit de l'eau à la ville de La Seyne et à l'hôpital de Saint-Mandricier.

Du bassin supérieur, part la canalisation qui alimente les quartiers les plus élevés : Claret, Sainte-Anne, Siblas, Loubière, Darbousières, et aboutit dans le réservoir du fort d'Artigues.

Du bassin inférieur, part la canalisation qui dessert les grands faubourgs de Toulon : Saint-Roch, Pont-du-Las,

Saint-Jean-du-Var, Mourillon, et aboutit au bassin voûté du Cap Brun, d'une capacité de 2.000 mètres cubes.

Il existe encore, au quartier de Sainte-Catherine, une autre source, celle de Saint-Philip, qui n'est en quelque sorte qu'un très grand puits, dont l'eau, puisée au moyen d'une machine à vapeur, est amenée au bassin dit Saint-Philip, d'une contenance de 560 m. c. à proximité du fort Sainte-Catherine...

L'eau du Ragas est fraîche, limpide, de toute pureté. Celle de Saint-Antoine est loin d'être pure. Quant à celle de Saint-Philip, elle est d'une nocuité scientifiquement reconnue. Et pourtant, avant 1887, on ne buvait à Toulon que des eaux de Saint-Antoine et de Saint-Philip !... A cette époque intervint le traité avec la Compagnie des Eaux. L'introduction de la source du Ragas dans l'alimentation devait réformer le régime des eaux potables. Il n'y a eu, hélas ! qu'amélioration, car, par un traité regrettable, la Compagnie a été autorisée à céder à la ville de la Seyne les eaux nécessaires à ses services publics et privés, et à l'hôpital de Saint-Mandrier un maximum de 200 mètres cubes.

Et ce fut précisément l'eau saine du Ragas qui servit à alimenter notre voisine. Ce fut autant de distraire pour Toulon, qui doit, en été, se contenter de la faible quantité d'eau du Ragas qui se déverse du bassin supérieur dans l'inférieur, à laquelle on mélange les eaux adultérées de Saint-Antoine. Toulon se trouve donc rationnée en eau alimentaire. Et cependant, avec son débit d'environ 150 litres à la seconde, le Ragas pourrait suffire à la consommation de la ville. Quand donc lui rendra-t-on la totalité de la source ?...

Perfectionner le régime des eaux, c'est offrir à la ville une garantie de bonne hygiène. C'est la mettre à l'abri des fièvres typhoïdes et des épidémies cholériques. C'est l'assainir mieux que par la création des égouts. Il s'agit pour cela de faire une distinction entre l'eau potable et l'eau de vidange. Pour la première, la source du Ragas sera seule utilisée. Pour la seconde, on usera de celles de Saint-Antoine et de Saint-Philip. Mais il importe d'établir pour chaque qualité d'eau une canalisation spéciale, au lieu qu'il n'en existe actuellement qu'une seule, où sont mêlées des eaux de sources et de vertus différentes.

AL. PAUL.

